

FAIRE PLACE À L'ÉMEUTE ÉPISTÉMIQUE

Échange entre Pierrot Ross-Tremblay et Dalie Giroux*
Présentation et retranscription par Miriam Hatabi ◀

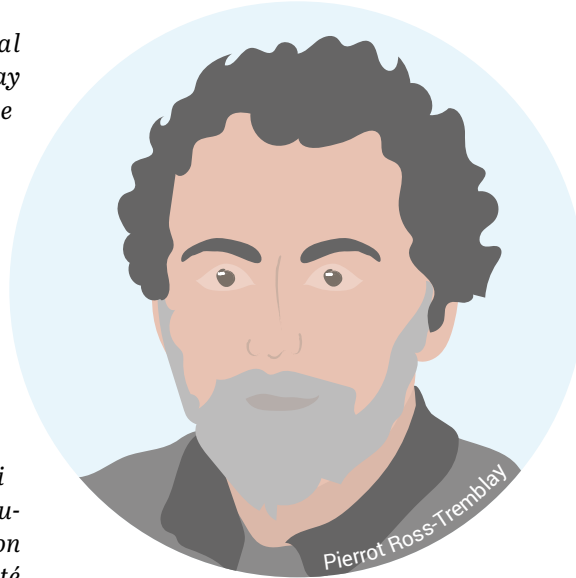
Dans l'éditorial de ce numéro, le collectif d'À bâbord ! offre son appui et sa solidarité aux luttes pour la protection du territoire menées à Kahnawà:ke et dans le Nitassinan de Pessamit, entre autres. Mais qu'est-ce donc qu'être solidaire dans cette société coloniale à laquelle nous appartenons ?

En mai 2021, à l'occasion du Festival TransAmériques, Pierrot Ross-Tremblay et Dalie Giroux se réunissaient dans le cadre d'une discussion ayant pour thème «Habiter le territoire»¹. Cet échange, que j'ai souhaité pérenniser en partie en offrant cette retranscription, aborde aussi de manière éloquente diverses facettes d'une solidarité des allochtones envers les Autochtones qui soit propice aux changements politiques. Les intervenant-e-s y abordent des avenues de solidarité entre allochtones et Autochtones pour ébranler les récits qui sont aux fondements des structures de pouvoir perpétuant l'exploitation, l'oppression et l'imposition du silence. Cette solidarité intellectuelle et épistémique repose sur une prise de responsabilité par les descendant-e-s de colons envers leur héritage colonial, sur l'examen des récits dominants et, pour ce faire, sur l'accueil des récits peu ou pas entendus, qui sont souvent douloureux.

PRENDRE RESPONSABILITÉ

Dalie Giroux : Si on connecte le territoire et le projet de colonisation/décolonisation, j'ai l'impression que dans mon travail, je l'ai beaucoup abordé au plan des structures: où nous sommes, dans quoi nous sommes. Il faut savoir reconnaître les puissances accumulées et les systèmes politiques qui soutiennent et qui légitiment l'exploitation. Les structures que les allochtones et les Autochtones ont en partage, ce sont des structures de dépossession, bien qu'on ne soit pas dépossédé-e-s de la même façon.

Dans ton travail, Pierrot, la question de la colonisation/décolonisation articulée au territoire est vraiment abordée au plan du rapport entre les personnes et de l'être à lui-même. Tu vas chercher au



niveau politico-affectif et micro-politique la manière dont le colonialisme agit dans nos vies. Tu montres comment il nous structure de l'intérieur.

De mon côté, [étudier le colonialisme] a été un cheminement: quand j'étais plus jeune, j'étais très attirée par la littérature autochtone, les penseurs autochtones, j'étais intriguée par le fait qu'il y avait possiblement d'autres récits sur le lieu, la spatialisation et la temporalisation. J'étais attirée par ça, la fréquentation, rencontrer des gens, écouter, essayer de m'initier au territoire d'une autre façon, trouver les réponses ailleurs que dans mon éducation et ma famille.

Avec le temps, je me suis rendu compte que la job que j'avais à faire n'était pas de parler au nom des Autochtones, de trouver les formules par lesquelles je dirais les bonnes choses et me protégerais du risque de me faire traiter de colon, finalement, mais c'était de parler de ma propre société, avec cette franchise-là, d'aller là où ça fait mal.

Et justement, aller là où ça fait mal, c'est au cœur de cette démarche de création de solidarités intellectuelles par laquelle les descendant-e-s de colons doivent faire l'examen des problèmes et des torts qui appartiennent à la société coloniale. En retour, cette prise de responsabilité libère du temps et de l'énergie aux membres des nations autochtones pour mener d'autres projets et d'autres réflexions.

Pierrot Ross-Tremblay : Le genre de travail que tu fais, Dalie, nous libère du temps pour faire autre chose. [Pour les Autochtones,] critiquer le Québec, critiquer la culture québécoise ou le rapport du Québec avec lui-même, c'est comme s'immoler. Et de la même façon, quand on décide de critiquer des dirigeants dans nous propre communauté, c'est un peu comme se faire harakiri. Ann Antash Kapesh le disait: un moment donné, tu vas te trouver tout-e seul-e. Mettre fin à l'omerta nous met dans des positions difficiles en tant que chercheur-euse-s. On a besoin de solidarité.

D. G. : Tu dis que c'est pas facile de dire les choses telles qu'on pense qu'elles sont, tu dis que critiquer le Québec c'est comme s'immoler: quand ça brûle, quand ça chauffe, j'ai le sentiment que c'est parce qu'on est à la bonne place. Il y a un critère épistémologique qui dit que quand la parole met en danger, c'est comme un symptôme qui aide à lire la situation.

À ta façon, Pierrot, tu le vis dans ton travail, tu as beaucoup de courage de parler comme ça de l'intrication de la violence coloniale à l'intérieur des cultures colonisées aussi et de reprendre la réflexion sur l'héritage autochtone à